

Jérôme de GRAMONT*

Présentation¹
"Henri Maldiney: à l'épreuve de l'ouvert"

« Tout cela bien sûr n'est pas facile à dire, n'est pas facile à voir, il n'y a pas de vocabulaire et, si vous voulez, le système métrique de cela restera à inventer lorsque j'aurai fini de peindre » (Nicolas de Staël, Lettre à Douglas Cooper, de janvier 1955, in *Lettres* présentées par P. Daix, Neuchâtel, Ides et calendes, 1998, p. 127)

On n'introduit pas à la philosophie : on y est déjà, ou on y entre tout d'un coup – ou bien jamais. La remarque n'est pas neuve, et il est des préfaces célèbres (la *Phénoménologie de l'esprit*, ou le *Coup de dés*) pour dire qu'il ne faut pas de préface, de préliminaire ou d'avant-propos. La pensée est là, tout entière déjà, soudaine, ou elle n'est pas – la remarque est de Gérard Granel : « La pensée débute comme la musique : soudaine et toute en elle-même² ». Comme la musique, ou la peinture – pourquoi il faut se rendre sans doute à telle notation de Cézanne cette fois : « on voit un tableau dès la première fois ou on ne le voit jamais³ », on y est présent dès le premier regard ou il faut désespérer de l'être. Que cette première fois n'épuise pas la promesse de ce que nous avons maintenant à garder dans la puissance de ce que la langue nomme précisément re-gard, ou à dire, qui signifie tout ensemble appeler, décrire, comprendre, chacun de nous le sait bien, mais seul pourra voir ou dire qui *d'abord* aura été capable de cette rencontre : de l'inouï, l'imprévisible et l'inespéré de cette rencontre – et d'être présent à l'éclair de cette apparition : l'avènement-événement de l'œuvre qui est aussi éclair de l'être. Quant à ce qui précède cette première fois, il nous est de peu de secours. Comment introduire à une rencontre véritable ? Que dire à l'avance de ce qui ne nous laissera pas indemne ? Rien sans doute que ne nous devions ensuite effacer, ou corriger, recommencer. On n'introduit pas à l'expérience lorsque celle-ci véritablement enseigne : on en traverse l'épreuve, au péril des mots et du corps. De même qu'il n'y a pas d'autre chemin pour aller vers l'œuvre – qu'elle soit de peinture, de poésie, ou de pensée – que celui inventé par l'œuvre elle-même. Ce que dit à sa manière Maurice Blanchot dans une parole qu'Henri Maldiney aura citée bien des fois : « Qui n'appartient pas à l'œuvre comme origine ne fera jamais œuvre »⁴. Voici comment il

¹ Séance académique du 15 mai 2009 à l'Institut Catholique de Paris. Ce texte a été originellement publié dans *Transversalités* n°113, janvier 2010

² Gérard GRANEL, *Etudes*, Paris, Galilée, 1995, p. 33.

³ Cité in Henri MALDINEY, *L'art, l'éclair de l'être*, Seyssel, Comp'act, 1993, p. 41.

⁴ Maurice BLANCHOT, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1955, p. 47 ; cité in Henri

le commente dans *Art et existence*⁵ : « Or une œuvre d'art est le là de sa propre ouverture ; par ailleurs, nulle entrée. (...) Cette parole de Maurice Blanchot ne concerne pas seulement l'artiste ; elle vaut pour toute rencontre avec l'œuvre. Qui n'appartient pas à l'œuvre comme origine ne la rejoint nulle part. La présence passe outre à l'œuvre d'art comme telle si elle n'est pas originellement articulée à et par... ce qui constitue son être-œuvre. Or celui-ci n'a pas d'en deçà d'où il procède : il est son propre départ en vue de soi. Une œuvre d'art existe à ouvrir sa voie, sans que l'une précède l'autre. » Ceci pour l'œuvre d'art (l'œuvre littéraire) mais aussi l'œuvre de pensée, chacun l'aura compris.

Aussi présenter l'œuvre d'Henri Maldiney est-il à la fois chose simple et difficile – simple en sa maxime et combien difficile en son exercice à chaque fois recommencé : de toutes les œuvres de la pensée contemporaine, elle est celle qui aura cherché, avec le plus de rigueur, et par la tension jamais prise en défaut de son écriture, à toujours se tenir ouverte à l'épreuve et merveille de ce qui vient. Et ceci à chaque fois – qu'il s'agisse de phénoménologie en général, ou de phénoménologie de l'art en particulier – de poésie, ou de peinture – ou encore de psychiatrie, autrement dit de penser la surrection de l'homme depuis la possibilité adverse de son effondrement dans la folie. Chaque phénomène qui vient à notre rencontre – à moins que *phainomenon* ne soit précisément le nom propre de ce qui vient à notre rencontre, comme Henri Maldiney nous invite aussi à le penser⁶ ; chaque œuvre d'art, surgie de nulle part, à moins qu'elle ne surgisse de soi, imprévisiblement, « énigme de ce qui naît d'un jaillissement pur » (pour citer Hölderlin⁷) ; mais aussi chaque existence frappée de folie – chaque existence pour qui l'épreuve d'être fut trop forte⁸ - au regard de celui qui pense est un défi. Nous ne disposons à l'avance, pour y répondre, d'aucun mot ni concept. D'aucun possible, si par ce mot nous désignons ce qui devance le réel tel qu'à chaque fois il vient jusqu'à nous et nous surprend. Se tenir dans l'ouvert, tout à la fois dans l'existence et la pensée, voilà bien pourtant ce à quoi nous sommes appelés - comme un double impératif qui n'est pas sans faire écho au mot de Rimbaud : « Posséder la vérité dans une âme et un corps ». Démunis, nous le sommes évidemment, et pourtant nous ne sommes pas non plus tout à fait sans possibilité de répondre, d'inventer à même l'événement ou épreuve des phénomènes les mots qui sachent répondre. D'inventer une « phénoménologie à l'impossible » pour reprendre le titre d'un recueil consacré à

MALDINEY, *Art et existence*, Paris, Klincksieck, 1985, p. 8, 37 sq, 55, 174 ; *L'art, l'éclair de l'être*, p. 141 ; *Existence crise et création*, La Versanne, Encre marine, 2001, p. 105.

⁵ Henri MALDINEY, *Art et existence*, p. 8.

⁶ Voir Henri MALDINEY, *Le legs des choses dans l'œuvre de Francis Ponge*, Lausanne, L'âge d'homme, 1974, p. 81 : « La chose surgit en apparaissant. Elle est *phainomenon* et tout *phainomenon* est rencontre ; celle-ci étant constitutive et seule constitutive de la dimension de réalité. », et *Penser l'homme et la folie*, Grenoble, Jérôme Millon, p. 107 sq : « Le phénomène, ce qui apparaît soi-même, est un mode de la rencontre, est-il dit au début de *Sein und Zeit*. »

⁷ HÖLDERLIN, *Le Rhin*, 4^e strophe – et le citer à la suite d'Henri MALDINEY, *L'art, l'éclair de l'être*, p. 394.

⁸ Et compte tenu du fait que chacun d'entre nous existe aussi sous la menace de cette impossibilité majeure, voir *Art et existence*, p. 180.

Henri Maldiney en 2002⁹, mais pour reprendre surtout une formule de Maldiney lui-même saluant le miracle du poème (« Une phénoménologie à l'impossible : la poésie »¹⁰) ou celui du tableau : « La peinture de Tal-Coat est une peinture à l'impossible, en ce qu'elle nous met en demeure d'être : elle nous ouvre la demeure de l'être et nous oblige à être notre propre possibilité.¹¹ » A cette impossibilité il faut donc croire que nous sommes tenus – faute de quoi nos paroles, et pas seulement nos paroles seront vaines. La remarque est de Jean-Louis Chrétien, à propos de l'œuvre d'art et de la rencontre du beau, mais elle vaut sans doute de toute rencontre véritable, qu'elle ait lieu dans l'épreuve ou la merveille, qu'elle soit don ou blessure, ou les deux à la fois : « L'art qui rencontre la beauté dans l'effroi à l'impossible toujours est tenu¹² ».

Certes, il nous aura fallu parfois attendre, ou guetter, ce qui arrive – mais attendre n'est pas savoir, pas plus qu'espérer l'inespéré n'est le prévoir¹³. Mais surtout ce qui vient à notre rencontre, ce qui survient plutôt, ce qui surgit de rien et nous surprend, nous avons maintenant à le dire et le décrire. Philosophes, nous ne resterons pas muets devant ce qui a lieu. Phénoménologues, nous inventerons le logos de ces phénomènes, tout à la tâche d'articuler notre étonnement devant le monde ou le surgissement des phénomènes¹⁴. Ce que nous n'avons pas à notre disposition, nous l'inventerons – au risque de corriger ce que la plus élémentaire logique semblait nous imposer. Henri Maldiney le dit dans sa conclusion d'*Aîtres de la langue et demeures de la pensée*, d'un mot qu'il reprend (mais sans le citer expressément) à Hegel, mais étonnant assurément, mais comment en serait-il autrement : « L'existence pour être pensée a toujours exigé des philosophes la formation de concepts inconcevables, dont le paradoxe inaccessible à l'entendement est la structure même de la raison¹⁵ ». (Hegel, dans *La différence des systèmes philosophiques de Fichte et de Schelling*, avait écrit en substance : « Si la réalité est

⁹ Henri Maldiney. *Une phénoménologie à l'impossible*, sous la direction de S. MEITINGER, Puteaux, Le cercle herméneutique, 2002.

¹⁰ Titre d'un article repris dans *L'art, l'éclair de l'être* – voir aussi *Penser l'homme et la folie*, p. 22 et *L'art, l'éclair de l'être*, p. 238, à propos des fatras du XIVe et XVe siècles.

¹¹ Henri MALDINEY, *Regard parole espace*, Lausanne, L'âge d'homme, 1973, p. 123 ; repris dans *Aux déserts que l'histoire accable*, Montolieu, Deyrolle, 1996, p. 99 ; cité et commenté dans Jean-Louis CHRÉTIEN, « Lumière d'épreuve » in *Henri Maldiney. Une phénoménologie à l'impossible*, p. 43.

¹² Jean-Louis CHRÉTIEN, *L'effroi du beau*, Paris, Cerf, 1987, p. 93. Disons-le autrement, avec Maurice BLANCHOT à nouveau : « l'art est toujours, en tout artiste, la surprise de ce qui est, sans être possible, de ce qui doit commencer à toute extrémité, œuvre de la fin du monde, art qui trouve son commencement là seulement où il n'y a plus d'art et où ses conditions manquent » (*Le livre à venir*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1959, p. 157). Là où manque l'art (Blanchot), ou bien là où surgit l'œuvre dans l'ouverture du Rien (Maldiney).

¹³ Selon le fragment 18 d'HERACLITE, souvent cité : « S'il n'espère pas, il ne rencontrera pas l'inespérable, lequel est incherchable et sans chemin d'accès » (voir Henri MALDINEY, *Art et existence*, p. 191, *Penser l'homme et la folie*, p. 143, 234, 359, *L'art l'éclair de l'être*, p. 356, *Ouvrir le rien. L'art nu*, La Versanne, Encre marine, 2000, 57, 326, 363, et dans *Philosophie, art et existence*, sous la dir. de Ch. YOUNES, Paris, Cerf, 2007, p. 19).

¹⁴ « N'y avant de "choses mêmes" que dans la rencontre, la phénoménologie ne peut être qu'articulation d'un "étonnement" devant le monde, comme dit Fink ou, comme dit Merleau-Ponty, "du jaillissement des transcendances" » (Henri MALDINEY, *Regard parole espace*, p. 321).

¹⁵ Henri MALDINEY, *Aîtres de la langue et demeures de la pensée*, Lausanne, L'Age d'homme, 1975, p. 369).

inconcevable, il nous faut alors forger des concepts inconcevables¹⁶ ».)

Tout ceci pour dessiner une aventure restreinte, qui est de pensée. Mais qui ne va pas sans une autre aventure, plus grave encore, puisqu'elle est celle de notre existence entière. Exister à l'impossible, exister au péril de l'ouvert et, là, nous tenir, qui veut dire nous dresser – il n'y a pas d'autre tâche, et pour chacun d'entre nous. Et la même page qui tout à l'heure nommait la peinture de Tal Coat comme une peinture à l'impossible, continue : « Tout est impossible, et d'abord d'exister, pour celui qui est seulement là¹⁷ » - voilà peut-être l'unique savoir dont tous les hommes sont dépositaires. Qu'impossible pourtant ne soit pas le dernier mot, l'œuvre d'art et la philosophie à leur manière le montrent. Qu'être debout et avoir notre tenue dans l'ouvert nous soit possible, voilà le vrai défi. « Et là est le miracle : dans cette ouverture nous nous surprenons à être. Au péril et à la grâce de l'impossible.¹⁸ »

Il est heureux que la pensée soit aussi parfois cet appel à exister.

* **Jérôme de Gramont** : Maître de conférences, Institut Catholique de Paris, Directeur du troisième cycle de la Faculté de Philosophie, co-directeur du pôle de recherche "Philosophie et Théologie" de l'Unité de recherche "Religion, Culture et Société", responsable de l'Axe de recherche "Phénoménologie et herméneutique". Dernier ouvrage paru : *Au commencement, regard, parole, affect*, essai, Le Cerf, octobre 2013

¹⁶ La formule est citée sous cette forme par Jean HYPPOLITE dans *Introduction à la philosophie de l'histoire de Hegel*, Paris, Seuil, 1983, p. 51. Voir le texte de HEGEL dans *Premiers écrits*, trad. M. Méry, Paris, Vrin, 1952, p. 164 : « il faudrait plutôt dire [dans le cas où le vrai primitif, présupposition de la philosophie, serait inconcevable] que la philosophie doit sans doute commencer, progresser et finir avec des concepts, mais avec des concepts inconcevables ».

¹⁷ Voir note 10. Qu'exister soit la tâche la plus haute, et difficile, et pour l'existant le suprême intérêt, KIERKEGAARD a su le dire avec force, notamment dans le *Post-scriptum aux miettes*.

¹⁸ Henri MALDINEY, *Ouvrir le rien. L'art nu*, p. 53.